Histoire à 6 mains : **le port de Garandou**

Quand les hommes du port, *du petit port de Garandou, au fond de la baie Pisca, entre Marseille et Toulon, aperçurent la barque de l'abbé Vilbois qui revenait de la pêche, ils descendirent sur la plage pour l'aider à tirer le bateau.*

Pour une pêche, c'était une belle pêche ! L'abbé s'était courageusement bagarré, pendant de longues minutes, pour fatiguer la bête – un remake du « Vieil Homme et la Mer », en somme. L'énorme poisson gisait maintenant au fond de la barque, et l'abbé se demandait s'il n'aurait pas bouché le port, l'animal, s'il n'avait pas été pris !...

Et oui, la sardine qui avait bouché le port de Marseille, on ne s'en remet pas ! Sauf que celui-ci, ce n'était pas une sardine, mais un drôle de poisson africain : un barracuda. Tous le regardèrent, intrigués : d'où vient-il donc, celui-là ?

- « De l'anse San Peïre, où vivait la Sargasse » se moqua le patron du café –« elle transforme tous les poissons qui risquent d'être touchés par de saintes mains ! »

L'abbé Vilbois en resta tout estomaqué.

Quelle histoire, pour un poisson ! Il n'y a plus de problème sur le port, désormais. L'abbé rassura ses fidèles, et les bénit en leur disant « Bonne Pêche »…

Il fallait maintenant, à ce cher abbé, trouver une paroissienne bonne cuisinière, pour le lui préparer, car Germaine l'avait prévenu : le poisson, elle n'y toucherait pas !

Il pria dévotement dans la petite chapelle.

« Seigneur, vous qui, par l'emblématique ichthys, tenez du poisson, comme votre naissance, où vous naquîtes sous une bonne étoile ;

Vous qui multipliâtes miraculeusement les poissons dans un désert, au profit des pauvres pêcheurs ;

Seigneur, devant cette pêche que vous m'offrîtes avec bienveillance ce matin, je vous prie en ce jour saint, de me faire assister d'une cuisinière à la hauteur de votre hommage »…

Le Christ en croix regardant toujours ses pieds, la tête penchée, n'avait pas bougé. L'abbé n'entendit aucune parole, et finit par se retirer dans sa petite cuisine, où la bête écailleuse attendait patiemment sur la table, les yeux quelque peu mornes et brumeux.

Et là, il entendit frapper. Il se signa et alla ouvrir la porte prestement.

- Bonjour l'abbé, c'est l'intérim qui m'envoie. Il paraît que vous avez une urgence sur les fourneaux ?
- Merci Seigneur, vous me sauvez la vie ! Entrez donc, Et vous vous nommez ?
- Madeleine, pour vous servir.
- Vous êtes une sainte, d'être venue si vite. Mais qui vous a appelée ?
- On m'a dit que ça venait d'en haut ! En général, c'est pour moi, dans ces cas-là. Elle est là, votre bête ?
- Oui, bien belle ! Je ne sais pas trop quelle espèce…
- Croyez - moi, je les connais bien. Votre truc, c'est une belle morue, et j'en sais quelque chose. Normalement, ça va par deux, toujours accompagnée d'un maquereau.
- Et vous me la faites comment ?
- Au sel, mon Père, comme celui de la vie.

Quand les hommes du port, du petit port provençal de Garandou, au fond de la baie Pisca, entre Marseille et Toulon, aperçurent la barque de l'abbé Vilbois qui revenait de la pêche, ils descendirent sur la plage pour aider à tirer le bateau.

- –« Oh ! Merci mes amis ! Quelle chance d'avoir de telles ouailles, toujours promptes à rendre service. »
- –« C'est bien le moins, l'abbé. C'est qui qui nous rend service à remplir tous ces foutus papelards quand on les regarde avec des yeux ronds et qu'on n'y comprend rien ? »
- –« Allons, allons pas de misérabilisme mes chers amis. »

L'abbé Vilbois était comme qui dirait du patelin.

Il en avait le verbe. Il en avait les manières. D'ailleurs, après avoir remonté la barcasse, n'allait-il pas ensemble boire un jaune à la civette des pêcheurs ?

- –« Chacun son métier et les ouailles seront bien gardées ! » Prenait-il plaisir à répéter.
- Et de fait, certaines ouailles , ce n'est qu'à la civette qu'il pouvait les rencontrer.

Il y avait là Marius l'ancien docker couvert de tatouages, Dédé le carnassier à l'âme cabossée et Fanny la marchande de légumes au grand cœur. La plupart d'entre eux n'avaient jamais mis les pieds à l'église mais témoignaient d'un certain respect à l'homme d'église. Et sa parole, sans emphase, était toujours écoutée, faute d'être entendue réellement. Fanny la marchande de légumes au grand cœur voulait tellement « faire le bien » qu'elle donnait la moitié de sa production de fruits. Elle admet être devenue très très pauvre et comme elle n'avait jamais mis les pieds dans une église, elle n'osait demander du secours à monsieur l'abbé.

Toutefois, l'abbé appréciait ce qu'il était en train de boire. Un pastis, comme il les aimait, frais, opalin, fruité et très désaltérant. Il vit Fanny et lui dit : « je connais ta misère, mais viens ce soir aux vêpres, je crois que j'ai la solution à tes problèmes. »

Vers six heures, Fanny assista aux vêpres. Dans l'église, elle remarqua un homme, grand, assez massif, aux cheveux sombres et aux beaux yeux qu'elle aperçut lorsqu'il tourna la tête et la regarda.

L'abbé s'approcha et lui dit : « Monsieur le comte je crois que j'ai la solution à vos problèmes. Voici Fanny qui est toute prête à travailler au château comme femme de chambre. »

L'étranger la regarda et comprit à ce moment qu'il venait de tomber éperdument amoureux.

Comment allait-il toucher le cœur de cette gentille Fanny ? Elle avait beaucoup travaillé toute sa vie, durement, hélas, il lui offrirait une vie de princesse et l'entourerait de tendresse, d'attention, et d'amour. Il en était sûr, elle succomberait…

Si vous voulez vraiment que je vous dise, *alors sûrement la première chose que vous allez me demander c'est où je suis né, et à quoi ça a ressemblé, ma saloperie d'enfance, et ce que faisaient mes parents avant de m'avoir, et toutes ces conneries à la David Copperfield, mais j'ai pas envie de raconter ça et tout.*

Cela en effet restreint quelque peu le territoire sur lequel je voulais vous amener. Mais finalement ce n'est pas un mal, si tant est qu'entre le bien et le mal vous voyiez quelque différence. Car de fait, à vouloir passer à confesse, quelles différences sont-elles notables pour vous entre ces deux valeurs morales?

Aucune. Je ne vois aucune différence, mais cela n'engage que moi. Mon enfance ne m'a pas permis de distinguer le bien du mal, entre bonheur d'avoir des parents et malheur de les voir se cogner à longueur de soirée. Les souvenirs d'enfance, ça me gonfle, et vas-y que le Psy rapplique: Vous avez un traumatisme? Avez-vous été battu? Vos parents se sont-ils violemment disputés devant vous?

—Non c'est moi qui pose les questions, vos réponse pourront être très longues, je vous écoute…

—Ben non, rien !

—Mais enfin, vous pouvez m'en dire un peu plus ?

—Plus que rien c'est ..rien et rien de rien , c'est tout….

—Mais rien , je disais ça pour rien. On connaît le bien mais la banalité du mal, pouvez-vous m'expliquer…

—Être ou ne pas être, là est la question…

Si vous voulez vraiment que je vous dise, *alors sûrement la première chose que vous allez me demander c'est là où je suis née, et à quoi ça a ressemblé, ma saloperie d'enfance, et ce que faisaient mes parents avant de m'avoir, et toutes ces conneries à la David Copperfield , mais je n'ai pas envie de raconter ça et tout.*

—Dommage, c'est intéressant de connaître l'enfance d'un personnage pour mieux comprendre l'adulte qu'il est devenu !

—Oui, on dit bien que l'adulte est le prolongement de son enfance ! Mais quid d'une enfance cabossée et meurtrie !

—Une enfance cabossée et meurtrie … si l'on peut dire ! Une enfance entre un père alcoolique et une mère qui pleurait tout le temps … une enfance où il ne faisait pas bon dire aux copines qui se pavanaient dans leurs habits tout neufs, qu'on n'avait rien à se mettre … qu'on n'avait rien, tout simplement !

Je suis né au Havre, un jour de crachin brouillardeux et ma naissance aurait pu passer inaperçue si je n'avais pas été aussi bruyante. Dès les premiers mois, je me suis révoltée. Dès ma plus jeune enfance, je suis passée experte dans l'art du déni, puis dans celui du mensonge. On me qualifiera plus tard d'affabulatrice fabuleuse.

Et si j'inventais, puisque je ressemble à La Callas, que je suis capable de chanter de l'opéra ou des opérettes, pourquoi pas au moins me sortirais-je de cette enfance houleuse.

Alors, sur ces paroles décidées, elle se dirigea vers la gare, prit un billet de train pour Paris, comme Rastignac. Elle pensa « Désormais, à nous deux, Paris, rien ne me coûtera, rien pour faire fortune. Je reviendrai au pays triomphante et tout sera oublié. Je les éblouirai si bien qu'ils devront passer par moi pour tout. Finies les humiliations !

— Zut ! s'écria tout à coup le père Roland qui depuis un quart d'heure demeurait immobile, les yeux fixés sur l'eau, et soulevant par moments, d'un mouvement très léger, sa ligne descendue au fond de la mer.

Mme Roland, assoupie à l'arrière du bateau, à côté de Mme Rosémilly invitée à cette partie de pêche, se réveilla, et tournant la tête vers son mari :

Ce fut, ce jour-là, à quatre heures, *comme tous les jours, qu'Alexandre amena devant la porte de la petite maison du ménage Maramballe la voiture de paralytique à trois roues, où il promenait jusqu'à six heures, par ordonnance du médecin, sa vieille et impotente maîtresse.*

Vielle et impotente mais avec du caractère. Avec un geste de la main : à droite, à gauche, encore tout droit. Alexandre avait tellement l'habitude d'être asservi qu'il avait fini par y trouver du plaisir, faute de mieux ; ça lui permettait d'économiser un petit pécule pour le mariage de son fils.

Il était prévu une collation avec Jules, chez les parents de l'heureuse élue. La carte reçue spécifiait « Amenez qui vous voulez », aussi, sur la voiture à trois roues, était perché Honoré, le cacatoès de sa maîtresse.

Quelle ambiance ! Et le cacatoès qui faisait un bruit d'enfer. Il fallait le faire taire. Quelqu'un, n'y tenant plus, s'en empara et disparut avec le volatile. Personne ne s'en aperçut.

C'est alors qu'apparut une jeune fille à la chevelure blond doré sur laquelle siégeait un chimpanzé très altier, scrutant avidement cette assemblée.

Mariage ou pas, collation, goûter ou buffet, peu importait, la fête rassemblait du monde, peut-être trop. L'ambiance était curieuse et on sentait un air de mystère amplifié par le fait que la plupart des convives étaient costumés ou accompagnés d'animaux. Peut-être avaient-ils voulu singer, par simple politesse, le jeune élu et son chimpanzé énigmatique.

Certains avaient cependant sortis leurs bijoux de famille, une veuve arborait un magnifique solitaire, une fraîchement divorcée, toute en feu, s'était offert une cage avec deux inséparables, le banquier Hartmann avait mis des rubis sur ses ongles, Gontran, toujours très rouge et timide, revint avec le perroquet lequel y allait de son « Ara, ara, ara, tous les boches on les aura », cela fit rire une toute jeune fille qui tenait en laisse une oie blanche.

Alexandre, le plus grand de tout ce cirque, n'avait que sa voiturette à roulettes et se trouva nu face à tout ce cirque qui déambulait, il essaya de jongler en proposant ses sourires.

Jongler avec des sourires, c'est original. Pousser la voiturette à cloche-pied, pas mal non plus. Bref tout le cirque s'est mis en branle, une sorte de chenille multiforme, multicolore, sans queue ni tête, soulevant le couple de mariés à bout de bras, pour le déposer devant l'autel. « Longue vie aux Mariés ! »

Ce fut, ce jour-là, à quatre heures, *comme tous les jours, qu'Alexandre amena devant la porte de la petite maison du ménage Maramballe la voiture de paralytique à trois roues, où il promenait jusqu'à six heures, par ordonnance du médecin, sa vieille et impotente maîtresse.*

Par ordonnance du médecin, parce qu'il avait été jugé coupable de l'état dégradé dans lequel se trouvait justement sa vieille maîtresse, coupable d'inattention, de délaissement, de désamour. Cette lassitude lui était venue subitement après une torride histoire d'amour commencé 30 ans plus tôt à Honfleur. Alexandre avait alors 20 ans et avait été engagé comme stagiaire dans une très chic galerie de peinture parisienne dirigée par Madame Jeuvion, sa patronne d'une cinquantaine flamboyante.

Là, regardez-moi, un vrai rossignol qui chante, ou un ange, c'est un paradis qui va m'enchanter !

Madame Jeuvion , au-delà d'être galeriste, était en effet un vrai rossignol. Elle enchantait la fin des dîners mondains par les trilles de son organe vocal. Mais aujourd'hui, le rossignol se taisait et se laissait mollement transporter. Cependant, de temps en temps, elle poussait une mélodie de la Traviata qui témoignait de son talent de jadis.

Mais voici que la voiture à trois roues se bloqua subitement et que notre rossignol muet pencha dangereusement en avant en poussant d'affreux cris rauques et gutturaux loin des cavatines rossignolesques !

Devant ses yeux, juste devant, Alexandre reconnaissait la belle–qui était un peu décatie depuis–cause de ses infortunes.

Elle l'avait abandonné à son triste sort, après que sa maîtresse Madame Jeuvion ait dégringolé les escaliers de la galerie.

Elle passa… sans le reconnaître.

Il poussa la voiture de sa maîtresse… de dépit, un peu trop fort, qui chuta dans le petit bassin où poussaient des nénuphars… Manet en eut été flatté !

L'homme était là, *au beau milieu du champ fraichement labouré, nu comme un ver, face contre terre. Sur le bras droit un tatouage « Pas de chance », sa main droite montrait un majeur et un index cassés, les autre doigts refermés tenaient ce qui semblait être une paille ou une tige de blé. L'inspecteur lissa sa moustache.*
—Alors docteur, vos premières constatations ?
« Il est mort »

« Merci beaucoup, j'avais remarqué ».

« Que vous inspirent les doigts cassés et l'épi de blé ? »

« Pour les doigts cassés, je vais demander au laboratoire, pour le blé, je ne suis pas étonné. C'était un adorateur de Demeter, la déesse des moissons chez les anciens grecs et chaque été, au moment de la moisson, les agriculteurs se plaignaient de la disparition de gerbes et la nuit, autour de la maison, on voyait des feux qui brulaient. L'homme était détesté ! »

« Parlez-moi de son enfance. A-t-il été mal traité, ou pire violenté ? »

- « Comment voulez-vous que je sache. Ici, sur ces terres céréalières, il n'y a que des taiseux. »

« Des taiseux ? »

« Oui des gens qui pratiquent l'omerta, comme en Corse, et rien ne filtre de derrière les rideaux des maisons ! Et gare aux curieux ! »

« Revenons à notre macchabé ; il est nu, y-a-t-il une signification particulière ? C'est quand même choquant … Et ce tatouage « pas de chance », comme s'il connaissait à l'avance son funeste destin.

Le docteur le retourna et sa bouche entrouverte contenait une sorte de rouleau de papier …

« Il est ainsi plus aisé de dire que c'était un homme et un homme qui n'aimait pas l'armée. »

« Pourquoi avancez-vous qu'il n'aimait pas l'armée ? »

« C'est facile à dire, regardez, son bigoudi n'est même pas au garde-à-vous ! »

« Mais encore ? »

« Le tatouage ! Ce n'est pas un tatouage récent. Un homme tatoué n'a pas la fibre militaire. »

« Ah bon, j'aurais dit le contraire. Il me revient des images de combat avec des hommes exhibant fièrement leurs tatouages. Des légionnaires peut-être ? Toujours est-il, Monsieur l'inspecteur, que votre homme, qui n'a pas de chance en apparence, a quand même fièrement défendu sa vie ».

« Imaginez, au moyen des lettres de l'alphabet, ce qu'est cet homme qui n'a pas la fibre militaire ».

« Oui dit le docteur : un baba cool, mais pour autant « MORT »

Et l'inspecteur lissa sa moustache.

Il demanda où se situait *« L'impasse du Temps Perdu » à un aveugle qui arpentait le même trottoir avec sa canne blanche.*

—La troisième à droite dans la première à gauche, la rue Marcel Proust. Mais je n'ai jamais vu ressortir personne.

Il remercia poliment et trouva en effet la ruelle qu'il recherchait. Aucune porte, seulement des façades de part et d'autre … si là-bas ! tout au bout et fermant l'impasse, un portail en fer forgé donnant sur un jardin.

Un écriteau attendait le visiteur.

« Frappez mais n'entrez-pas, le portail est toujours ouvert ! »

Il entra. Àcent mètres, une maison, porte d'entrée grande ouverte. Il vit une lueur, dans la cheminée un fagot d'épines flambait.

Devant le feu, un tout petit homme, manifestement un nain, tournait le lèchefrite sur laquelle étaient embrochées trois belles perdrix.

Qui va là ? dit le nain

C'est votre cousin Don Juan. Je viens ici me reposer de toutes les conquêtes qui m'accablent depuis des années. Du sexe, du sexe, encore du sexe, toujours du sexe ! Elles me poursuivent pleines d'entrain, et moi, je suis fatigué ! Bientôt, mon épée sera rouillée, si je n'y prends garde.

Mon brave, venez donc vous restaurer, ensuite vous me conterez vos exploits. Moi, voyez-vous, je ne connais ces bonheurs, je n'ai pas les codes et je suis timide. Eclairez-moi !

Vous éclairer !? Alors que ma vie est aussi sombre qu'un crépuscule un soir orageux d'hiver. Non, non surtout pas ! Je préfère vous regarder tourner ces belles perdrix qui embaument la maisonnée. Des perdrix grasses ou maigres, j'en ai tellement connu. Celles-ci sont plus qu'appétissantes !

Mon ami, voyez-vous, on se lasse de tout, vous de vos souris que moi j'aurais aimé chasser si j'en avais eu le mode d'emploi, moi de mes perdrix que, depuis tant de temps je tourne et je retourne !

Rien n'est parfait ! Et qu'en dirait l'aveugle qu'en chemin je croisais ?

L'aveugle n'a rien vu, mais l'aveugle sait tout ! Il sait votre petite taille et votre embonpoint de tant de belles perdrix rôties. Il sait ma belle allure et ma fatigue des poulettes, ma lassitude à la conquête et la vôtre au tournebroche. Il sait que l'homme n'est jamais content de son sort, lui qui ne se plaint jamais. Et il me vient

une idée, l'ami ! Allons ensemble le trouver pour lui proposer un festin des sens. Je lui apporterai la belle chair et vous lui cuisinerez l'excellente chère. Ainsi pourrons-nous tous trois nous réjouir de notre sort commun et offrir à cette nouvelle une heureuse fin. (ça se mange sans faim !)

Il demanda où se situait « l'Impasse du Temps Perdu » à un aveugle qui arpentait le même trottoir avec sa canne blanche.

- *La troisième à droite dans la première à gauche, la rue Marcel Proust. Mais je n'ai jamais vu ressortir personne.*

Il remercia poliment et trouva en effet la ruelle qu'il cherchait. Aucune porte, seulement des façades de part et d'autre… si, là bas ! Tout au bout et fermant l'impasse, un portail en fer forgé donnant sur un jardin. Un écriteau attendait le visiteur : « Frappez mais n'entrez pas, le portail est toujours ouvert ! »

Perdu pour perdu, il fit demi-tour sans perdre de temps et reprit son chemin, qu'il ne trouva pas sous une pierre, mais en fixant les nuages ; il ne fit pas l'impasse d'un cadran fixé sur le mur, et s'orienta au petit bonheur la chance.

Mais finalement il eut beaucoup de chance et retrouva par hasard ce joli portail tant souhaité. Comme on dit : « le hasard fait parfois bien les choses ». Il ouvrit le portail et ce qu'il vit le laissa pantois.

Une belle femme brune se faisait bronzer sur un transat, lunettes et chapeau lui protégeaient son petit mignon. Elle devait avoir vingt-cinq ans, tout au plus…N'étions nous pas au Levant ?

Être au Levant pour une nymphe se couchant, lui parut incongru et surtout une injure à son entendement. Était il dans une impasse ? Certainement, celle du Temps Perdu, et celui-ci filait à grands pas, alors que lui, tournait en rond depuis un bon moment, pas si bon d'ailleurs car une angoisse, une sourde crainte commençait à poindre. Oserait-il ? Oserait-il lui poser la question ?

Le chapeau melon sur la tête de la charmante jeunette le troublait quelque peu, mais il prit son courage à une main, gardant l'autre pour ôter poliment son chapeau claque.

- Bonjour chère Madame, je cherche un peintre qui devait me recevoir incessamment dans son atelier.
- Bonjour, cher Monsieur, quelle surprise, un peintre ? Avez-vous frappé ?
- Mais il était écrit que le portail était ouvert !

- Justement, il faut frapper pour mettre le peintre à l'abri sinon il se précipite et risque de tomber au portail, mais bon, puisque vous êtes là, quel peintre demandez-vous ? En bâtiment, abstrait, surréaliste, hyperréaliste, religieux ?
- Pas de choix précis, à vrai dire. Juste de la peinture, des pots, des pinceaux, des brosses… et surtout un bon (beau ?) modèle ! Seriez-vous disposée, chère Madame, à tenir ce rôle pour mon plus grand bonheur ?
- Vous savez, je suis modèle depuis 10 ans, et je suis surbookée. Attendez, je vais vous ajouter à ma liste, mais pourquoi un peintre comme vous cherche-t-il un autre peintre ? N'auriez-vous pas un égo surdimensionné ?
- Justement, je veux me comparer avec un peintre illustre qui loge à l'impasse du Temps Perdu. Je ne peins pas en ce moment, j'ai du temps à perdre.
- Si vous parlez de Picasso, il se perd dans les membres quand il me peint : une tête à la fois de face et de profil, et mon Dieu, pas belle ! Une main énorme, les seins pas alignés, etc…Ce n'est pas pour rien qu'il habite dans l'impasse du temps perdu !

Je ne sais pas trop par où commencer

Il y a si longtemps que j'ai enfoui en moi tant de paroles que je ne pouvais que taire, si longtemps que j'ai dû cacher tant d'images qui me sont douloureuses aujourd'hui…
Le psychanalyste que l'on m'avait recommandé, avait croisé les jambes en entendant « images douloureuses »…
En silence mais avec de petits hochements de tête approbatifs, il m'invitait à poursuivre. Une reproduction de la femme au baiser de Klint était accrochée au mur me faisant face. Je ne savais comment poursuivre par la parole et fondis en larmes.

« Que dois-je penser, suis-je coupable, n'ai-je point fait le nécessaire, oh, l'horrible sentiment de culpabilité ! Mais je me ressaisis !
Quoi ! De la culpabilité ! Non, je ne payais pas ce pantin pour continuer à me confondre en mésestime de moi. Je lui déclarai :
- J'attends de vous une consolidation ferme de ma personnalité. Après cinq séances je veux pouvoir tenir tête à toute la famille qui me phagocyte depuis si longtemps !

Au bout d'un instant je me suis rendu compte que mon psy s'était endormi. Alors je me suis mis à lui cracher ses horreurs.
Bizarrement je me suis senti beaucoup mieux…
- Espèce de rat puant qui ne pense qu'à l'argent. Oui, vous êtes payés pour nous écouter et vous vous endormez…

Et je continuai à débiter un chapelet d'ordures que la décence ne me permet pas de transcrire et le tout sur un ton très doux et monocorde, prenant soin de ne pas le réveiller.
- Vous m'avez demandé une bonne catharsis et bien la voilà !
Joignant le geste à la parole je me mis à cracher tout autour de mon fauteuil avec componction.

Comme un diable sortant de sa boîte le psy bondit sur ses pieds me laissant coi et me dit suavement :
- Première et dernière séance. Prenez la porte. Vous êtes sur le bon chemin mais avant de partir essuyez vos crachats sur le sol.
- Je suis donc guéri ! Et donc je ne me soumets plus ! Aurevoir et merci…

Le dos droit, l'allure altière, je sortis sans plus aucun ressentiment. J'avais craché mon venin et n'allait pas le reprendre !
C'est vrai il suffisait de commencer…

Voyage au bout de la nuit (1932) - Louis-Ferdinand Céline

« Ça a débuté comme ça.

Les Âmes grises (2003) - Philippe Claudel

« Je ne sais pas trop par où commencer. »

Zazie dans le métro Raymond Queneau

« DOUKIPUDONKTAN, se demanda Gabriel excédé. »

L'attrape-cœurs J.D. Salinger

« Si vous voulez vraiment que je vous dise, alors sûrement la première chose que vous allez demander c'est où je suis né, et à quoi ça a ressemblé, ma saloperie d'enfance, et ce que faisaient mes parents avant de m'avoir, et toutes ces conneries à la David Copperfield, mais j'ai pas envie de raconter ça et tout. »

Voyage au bout de la nuit

Premier roman publié en 1932
Écrit par Louis-Ferdinand Céline (1894-1961)

« Ça a débuté comme ça. »

Le champ d'oliviers Maupassant

Quand les hommes du port, du petit port provençal de Garandou, au fond de la baie Pisca, entre Marseille et Toulon, aperçurent la barque de l'abbé Vilbois qui revenait de la pêche, ils descendirent sur la plage pour aider à tirer le bateau.

Pierre et Jean. Maupassant

— Zut ! s'écria tout à coup le père Roland qui depuis un quart d'heure demeurait immobile, les yeux fixés sur l'eau, et soulevant par moments, d'un mouvement très léger, sa ligne descendue au fond de la mer.

Mme Roland, assoupie à l'arrière du bateau, à côté de Mme Rosémilly invitée à cette partie de pêche, se réveilla, et tournant la tête vers son mari :

Alexandre Maupassant

Ce fut, ce jour-là, à quatre heures, comme tous les jours, qu'Alexandre amena devant la porte de la petite maison du ménage Maramballe la voiture de paralytique à trois roues, où il promenait jusqu'à six heures, par ordonnance du médecin, sa vieille et impotente maîtresse.